AGNÈS DE CHAILLOT,

PARODIE

D'INÈS DE CASTRO,

EN UN ACTE EN VERS.

Représentée par les Comédiens Italiens, le 24 Décembre 1723.

Par MM. LEGRAND & DOMINIQUE.



A DIJON,

Chez DEFAY fils, Libraire, rue Portelle.

M. DCC. LXXVII.



AGNÈS DE CHAILLOT,

PARODIE

D'INÈS DE CASTRO,

EN UN ACTE EN VERS.

Représentée par les Comédiens Italiens, le 24 Décembre 1723.

Par MM. LEGRAND & DOMINIQUE.



A DIJON,

Chez DEFAY fils, Libraire, rue Portelle.

M. DCC. LXXVII.



PERSONNAGES.

TRIVELIN, Ancien Bailli de Chaillot, furnommé *le Jufticier.*

LA BAILLIVE, fa Femme.

PIERROT, Fils de Trivelin.

AGNÈS, Servante du Bailli, mariée fecrettement à Pierrot.

CROUTON, Ambaffadeur de Goneffe.

DEUX MITRONS.

ARLEQUIN, Bedeau & parent du Bailli.

LE MAGISTER.

LE MARGUILLIER D'HONNEUR. } Perfonnages muets.
LE CARILLONNEUR, }

UN PAYSAN.

QUATRE PAYSANS.

QUATRE ENFANS.

LA NOURRICE DES ENFANS.

UN ARCHER.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scène eft à Chaillot, dans la maifon de Trivelin.



AGNÈS DE CHAILLOT,

PARODIE.

SCÈNE PREMIERE.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, QUATRE PAYSANS.

LE BAILLI.

Mon fils ne me ſuit point ? Sans peine je l'excuſe ;
Il vient de remporter le prix de l'arquebuſe :
Il eſt encor tout plein de cet excès d'honneur.
Mais de Goneſſe enfin voici l'Ambaſſadeur.

LA BAILLIVE.

Pour me dire ces mots, faut-il tant de myſtere ?
Moi qui fus de Goneſſe autrefois Boulangere,
Je dois bien le connoître, il ſe nomme Crouton :
Mon fils, depuis un an, en a fait ſon Mitron.
Mais, Monſieur le Bailli, toujours avec emphaſe,
Vous nous faites valoir juſqu'à la moindre phraſe.

LE BAILLI.

Apprenez qu'un Bailli doit parler gravement.
Mais de l'Ambaſſadeur oyons le compliment.

SCÈNE II.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, *Suite du Bailli*, CROUTON, *Ambassadeur de Goneſſe & ſa Suite.*

CROUTON.

Je ſommes députés des Bourgeois de Goneſſe,
Qui vous marquont par nous, Bailli, leur alégreſſe:
Ils ſont tretous joyeux que Monſieur votre fils
De l'Arquebuſe enfin ait remporté le prix.
Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois, mais, quatre;
La gloire que ce fils ſur vous a ſu rabattre.
Ah! quel plaiſir pour vous de faire tant de bruit,
Et d'être par un fils rengendré, reproduit!
Que vous êtes heureux! Chez vous rien ne décline;
Vous vendez votre ſon, mieux que votre farine:
Vous mettez tout en branle, & vos vœux ſont contens.
J'en partageons la joie avec vos Habitans;
Notre Maître, ſur-tout, de ſi bon cœur s'y livre,
Que depuis avant-hier il n'a ceſſé d'être ivre.

LE BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'eſt uni doublement:
Sa mere eſt mon épouſe, on ne ſait pas comment:
Mais n'importe, cela ne fait rien à l'affaire;
Et le même contrat qui m'unit à ſa mere,
Veut que mon fils Pierrot ſoit l'époux de ſa ſœur.

LA BAILLIVE.

Sans que vous le diſiez, on ſait cela par cœur.

LE BAILLI.

Ainſi dans nos Enfans nous nous verrons renaître.
Adieu.... De mes deſſeins inſtruiſez votre Maître;
Dites-lui que Pierrot épouſera ſa ſœur.

(*L'Ambaſſadeur ſe retire avec toute ſa ſuite, ainſi que celle du Bailli.*)

SCÈNE III.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Vous renvoyez bientôt ce pauvre Ambaſſadeur :
Vous deviez bien du moins le prier de la noce,
Ou, pour s'en retourner, lui prêter votre roſſe.
Mais ſur un autre fait diſcourons entre nous.
Votre fils, que déjà ma fille aime en époux,
Ne la regarde pas ; elle eſt inconſolable.

LE BAILLI.

Que m'apprenez-vous-là ? Ce ſeroit bien le diable !
Pour Conſtance Pierrot ſeroit indifférent ?
Il le faut excuſer : les honneurs qu'on lui rend
Lui montent à la tête ; il en eſt dans l'ivreſſe :
Car ſouvent les honneurs ennivrent la jeuneſſe.

LA BAILLIVE.

Il faut à ſon devoir ranger cet étourdi :
Il a du cœur ; il eſt entreprenant, hardi ;
Ne manque pas d'eſprit ; ſa figure eſt gentille ;
Il excelle au Billard, & ſait bien le Quadrille ;
Dans tout notre Village il n'a point ſon égal ;
Mais convenez auſſi qu'il eſt un peu brutal.

LE BAILLI.

Allez ; ne craignez rien, je ſaurai le réduire :
Repoſez-vous ſur moi, ce mot doit vous ſuffire.
Je vais trouver Conſtance ; &, dans le même tems,
A mon coquin de fils parler des groſſes dents.



SCÈNE IV.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE, *à Agnès qui travaille à la tapisserie.*

AGNÈS, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.
Eh bien? que dites-vous de tout ce tripotage?

AGNÈS, *d'un air simple.*

Moi, Madame?

LA BAILLIVE.

Pierrot pourroit vous en conter;
Souvent dans votre chambre il va vous visiter:
Êtes-vous sa maîtresse, ou bien sa confidente?

AGNÈS.

Hélas! je suis, Madame, une pauvre innocente,
Qui ne sais pas encore à quoi sert un Amant.

LA BAILLIVE.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

AGNÈS, *soupirant.*

Qui? moi! je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LA BAILLIVE.

Vous soupirez, je crois?

AGNÈS.

Non, c'est que je respire.

LA BAILLIVE.

Vous appellez cela respirer? Jour de Dieu!
Si quelqu'un à ma fille arrachoit un cheveu,
C'est comme s'il osoit me l'ôter à moi-même.
Ma fille est un bijou; je la chéris, je l'aime:
Est-il rien de si beau que cette fille-là?
Si-tôt qu'elle paroît, chacun dit.... la voilà.
Qu'elle vienne à sourire, ou tourner la prunelle,
On entend soupirer tout le monde autour d'elle;
Et cependant je vois qu'on la méprise ici.
Mort de ma vie! il faut éclaircir tout ceci.
Chargez-vous de ce soin; entendez-vous, ma mie?

Sachez par qui ma fille eſt aujourd'hui trahie ;
Apprenez-moi ſur qui doivent tomber mes coups ;
Découvrez ſa rivale, ou je m'en prends à vous.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE V.

AGNÈS, *ſeule.*

AH ! Ciel ! qu'ai-je entendu ? Quelle affreuſe tempête ;
Si j'en crois ſes tranſports, va fondre ſur ma tête !
Heureuſe en ce péril qui me glace d'effroi,
Si je n'avois encor à craindre que pour moi !

SCÈNE VI.

PIERROT, AGNÈS.

AGNÈS.

VENEZ, mon cher Pierrot.

PIERROT.

Je vous vois toute émue
Qu'avez-vous, belle Agnès ?

AGNÈS.

Votre Agnès eſt perdue :
On vous fait épouſer Conſtance dès ce jour.

PIERROT.

Et que deviendra donc, chere Agnès, notre amour ?

AGNÈS.

O trop funeſte amour ! avant que de m'y rendre,
Vous ſavez quels efforts je fis pour m'en défendre.
Un jour, dans ma Cuiſine, entré ſecrétement,
Vous vîntes me conter votre amoureux tourment :
Je vous priai cent fois de me laiſſer tranquile ;
Vous n'écoutâtes point ma priere inutile ;

Et me ferrant les mains, embraffant mes genoux,
Vous fites éclater les transports les plus doux.
Mais, piqué des rigueurs de ma vertu mutine,
Vous prites auffi-tôt le couteau de Cuifine.
Je craignis pour vos jours, j'arrêtai votre main,
Et je vous empêchai de vous percer le fein.
Vous jettâtes le trouble, & l'effroi dans mon ame:
Dès ce même moment je devins votre femme.
Mais, hélas! tout confpire aujourd'hui contre nous.
On veut, mon cher Pierrot, brifer des nœuds fi doux.
Votre marâtre, enfin, que la rage transporte,
Me foupçonne déja....

PIERROT.

Que le diable l'emporte!
Mais n'appréhendez rien; je faurai vous venger,
Si quelqu'un dans ces lieux ofe vous outrager.
Calmez-vous, belle Agnès; banniffez les alarmes,
Vos yeux ne font point faits pour répandre des larmes,
Ils doivent s'occuper à des emplois plus doux.
Vous fites tout pour moi, je ferai tout pour vous.

AGNÈS.

Point de révolte au moins! Mon fils, qu'il vous fouvienne
Que, lorfque je reçus votre main, vous la mienne,
Avant que nous coucher, vous me promîtes bien,
Que jamais contre un pere.....

PIERROT.

Ah! Je ne promis rien.
Que, diable, dans la tête allez-vous donc vous mettre?
Ne pouvant rien prévoir, que pouvois-je promettre?
Savois-je que mon pere, à foixante & quinze ans,
Reprendroit une femme avec de grands enfans?
Et que de cette femme on m'offriroit la fille,
Pour ne faire par-là qu'une feule famille?
Mais pour ne rien rifquer dans des périls fi grands,
Fuyez, fuyez, Agnès, avec nos chers enfans,
Ces gages précieux de notre amour parfaite.

AGNÈS.

Non, non, je ne dois point fonger à la retraite:
Nous découvririons tout. Laiffez-moi dans ces lieux.
Mais ne nous voyons plus.

PIERROT.

Chere Agnès, je le veux;
Il faut vous obéir. Mon pere va m'entendre;
Cachez bien l'ntérêt que vous y pouvez prendre.
Pour quelque tems encor, dissimulons nos feux;
Et faisons sur nos cœurs ces efforts généreux.
Mais du moins, baisez-moi, la chose m'est permise:
C'est une liberté que l'hymen autorise.

AGNÈS.

Que me demandez-vous?

PIERROT.

Rien qu'un petit baiser.
Cette faveur, Agnès, ne peut se refuser;
C'est tout ce qu'à présent mon amour se propose;
Je me garderai bien d'exiger autre chose.

AGNÈS.

Hé bien! soit... mais j'ai peine à sortir de ce lieu:
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.
(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VII.

PIERROT, *seul.*

J'ATTENDS ici mon pere: il croira me confondre,
Mais à bon chat, bon rat; je saurai lui repondre.
Il vient. Constance ici devroit suivre ses pas:
Mais elle fera mieux de n'y paroître pas:
La belle vainement chercheroit à me plaire;
Sa présence en ces lieux n'est pas fort nécessaire.

SCÈNE VIII.

LE BAILLI, PIERROT.

LE BAILLI.

Je vous cherchois, mon fils, & je vous trouve ici,

PIERROT, *d'une air fier.*

A la bonne heure.

LE BAILLI.

Enfin, mon cher fils, Dieu merci;
Vous avez, comme il faut, imité mon adresse
Aux jeux où l'on m'a vu briller dans ma jeunesse.
Il s'agit de savoir si dans d'autres exploits,
Où l'on sait que j'étois un compere autrefois,
Vous pourrez dignement égaler votre pere.
Je veux vous marier à Constance; & j'espere.....
Vous secouez la tête! Expliquez-vous.

PIERROT.

Hélas!
Sans que je dise rien, ne m'entendez-vous pas?

LE BAILLI.

Ah! j'entends; votre cœur ne ressent rien pour elle?
Elle n'est pas peut-être à vos yeux assez belle?
Est-ce au fils d'un Bailli à regarder aux traits?
Il ne doit consulter que ses seuls intérêts.
Constance, en l'épousant, va vous mettre à votre aise:
Enfin, que sa beauté vous plaise, ou vous déplaise,
Vous serez son époux, j'ai résolu cela;
J'ai donné ma parole.

PIERROT.

Hé bien! retirez-la.
Quoi! le Fils d'un Bailli n'aura pas l'avantage
Qu'on ne refuse pas au dernier du Village?
On veut jusqu'à ce point contraindre mon ardeur:
Et je ne pourrai pas disposer de mon cœur?

LE BAILLI.

Nous avons un dédit d'une assez grosse somme;
Et si, de le payer, il faut que l'on me somme.....

PIERROT.

Faut-il à vos genoux me jetter? M'y voilà.

LE BAILLI.

Tarare!... Il s'agit bien maintenant de cela!
Il s'agit de payer, ou tenir ma promesse.
Sur moi je ne veux point attirer tout Gonesse.

PIERROT.

Nos Manans, s'il le faut, vous prêteront la main
Le Bailli d'un Village en eſt le Souverain.
Des Mitrons peuvent-ils vous cauſer tant d'alarmes?
Dites un mot, je ſuis prêt à prendre les armes.
Le plus affreux danger ne peut m'intimider.
Dans un péril preſſant, il faut tout haſarder.
Rien ne me fait trembler: j'ai du cœur, de l'adreſſe;
J'oſe, dès-à-préſent, défier tout Goneſſe.
En vain ſes Habitans s'armeroient contre vous,
C'eſt aſſez de moi ſeul pour les abattre tous.

LE BAILLI.

A cet emportement je ferai la réponſe,
Que fit, en pareil cas, à ſon fils, Dom Alphonſe.
» Vos fureurs ne ſont pas une regle pour moi:
» *Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.*

PIERROT.

A quoi bon me citer ce beau Vers de Corneille,
Dont vous avez cent fois étourdi mon oreille?

LE BAILLI.

Je crois que ce coquin ſe moque encor de moi!
Oh! vous m'obéirez, ou vous direz pourquoi.

PIERROT.

» Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.

LE BAILLI.

Vous le ferez, ou bien du logis je vous chaſſe;
En un mot, je le veux.

PIERROT.

Et moi, ce que je ſuis
Ne me permet auſſi qu'un mot: je ne le puis.



SCÈNE IX.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, PIERROT, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Mon mari, pour le coup, j'ai découvert l'affaire.
Ne vous étonnez plus qu'à vos desirs contraire,
Pour ma fille, Pierrot ne montre que mépris:
Voilà l'indigne objet dont son cœur est épris.

(*En montrant Agnès.*)

LE BAILLI.

Ma Servante!

AGNÈS.

Ah! bon Dieu! moi, l'innocence même!

PIERROT.

Ne désavouez point, Agnès que je vous aime:
A quoi bon ces détours? Il n'en faut plus chercher;
Mon amour est trop grand pour le pouvoir cacher.

LE BAILLI, *à Agnès.*

Cela seroit-il vrai, petite mijaurée,
Qui faites devant nous la sotte & la sucrée?

PIERROT.

Ah! faites sur moi seul tomber votre couroux;
Agnès n'est point coupable; & jamais....

LE BAILLI, *à Pierrot.*

Taisez-vous.

Ma femme, entre vos mains je remets la coquine;
Allez la renfermer, à clef, dans la Cuisine.

PIERROT.

Ah! quel ordre barbare! Agnès, ma chere Agnès,
Quoi! je ne verrois plus de si charmans attraits!
Je ne permettrai point qu'elle me soit ravie;
Et je souffrirois moins si l'on m'ôtoit la vie.

LE BAILLI.

Vous ne la verrez plus.

PIERROT.

Ah! mon pere, arrêtez.
En quelles mains, hélas! la laiſſez-vous?

LE BAILLI.

Sortez.

PIERROT.

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au diable...
Je ſors; mais je crains bien de revenir coupable.

SCÈNE X.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS.

LE BAILLI, *à ſa femme.*

Avertissez nos gens de l'obſerver de près,
Tandis que je m'en vais entretenir Agnès.

SCÈNE XI.

LE BAILLI, AGNÈS.

LE BAILLI.

Oh! çà, ma chere Agnès, parlons ſans nous contraindre.
Quelque ſujet que j'aie aujourd'hui de me plaindre,
Je vous aime, & je veux vous prendre par douceur.
Mon Fils nourrit pour vous une coupable ardeur,
Tâchez de l'en guérir. Vous ſavez que Conſtance
Doit faire avec Pierrot une étroite alliance;
Avec un bon garçon je veux vous marier.
Feu votre ayeul étoit mon pere nourricier;
Le bon-homme, pour moi ſignalant ſa tendreſſe,
Avec un ſoin extrême éleva ma jeuneſſe.
Il étoit l'Écrivain du Procureur Fiſcal,
Et dans tous les procès ſon faux témoin bannal
Auſſi bien que ſon Maître, il ſavoit la Pratique;
De la chicane, enfin il m'apprit la rubrique;

Et comment, sans aller voler sur le chemin,
On pouvoit s'emparer du bien de son voisin.
Mais il m'apprit encor, ce vieillard respectable,
Qu'un pere pour son fils doit être inéxorable;
Qu'il doit le châtier, & ne ménager rien,
Sur-tout quand il épouse un fille sans bien;
Et que l'on ne peut trop punir une servante,
Quand elle est assez vaine, assez impertinente,
Pour oser s'amuser au fils de la maison.
De votre sage aïeul, telle fut la leçon,
Chere Agnès; &, pour prix de ma reconnaissance,
Vos services auront bien-tôt leur récompense.
Arlequin le Bedeau peut vous donner un rang;
Vous savez qu'il vous aime, & qu'il est de mon sang:
A l'épouser demain, chere Agnès, soyez prête.
Je m'oblige à vous faire un trousseau fort honnête.

AGNÈS.

Pourrois-je me résoudre à lui donner ma foi,
Quand je ne l'aime point?

LE BAILLI.

Agnès, écoutez-moi,
Avec ce mien parent, si l'hymen vous engage,
Moi-même je ferai les frais du mariage.
Choisissez d'un quartier de vignes ou de pré;
Foi de Bailli d'honneur, je vous le donnerai.
Votre ayeul m'est si cher, j'honore tant sa cendre,
Qu'il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre,
Pour faire voir à tous, que le dernier vassal
Qui forme les Baillis, est presque leur égal.

AGNÈS.

Le Bedeau, je l'avoue, est homme de mérite;
Mais de cette faveur, de bon cœur je vous quitte.
C'est répondre fort mal à mes intentions,
Que de payer ainsi vos obligations.
En faveur d'un ayeul votre reconnaissance
Eclate vainement, & je vous en dispense;
Car, si c'est à ce prix que vous vous acquittez,
Je me passerai bien de toutes vos bontés.

LE BAILLI.

Qu'entends-je? à ce discours je ne puis rien comprendre.
A la main de mon fils oseriez-vous prétendre?

Ah! si je le savais, je vous ferois bien voir
Que ce n'est point en vain qu'on brave mon pouvoir.
Mais quoi! vous rougissez, & vous baissez la vue...
Agnès, c'est pour le coup que vous seriez perdue;
Et je me servirois de mon autorité,
Pour vous mettre bientôt en lieu de sûreté.

SCÈNE XII.

LA BAILLIVE, LE BAILLI, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Ah! vraiment, mon mari, voici bien du tapage.
Votre fils, animé de fureur & de rage,
Malgré votre défense, a forcé la maison:
Nos gens, qu'il a chargé de cent coups de bâton,
N'ont pû lui résister, il a su les abattre;
Et, pour ravoir Agnès, il fait le diable à quatre.

LE BAILLI.

Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir!
Mais tout coup vaille, allons.... me perdre.... ou le punir.

SCÈNE XIII.

LA BAILLIVE, AGNÈS.

LA BAILLIVE.

Vous vous faites aimer d'une étrange maniere!
Et voilà bien du train pour une Cuisiniere.
Le beau charivari que vous causez chez nous!
Vous avez tant d'attraits, que, pour l'amour de vous,
Votre galant ici fait naître le désordre,
Et nous donne aujourd'hui bien du fil à retordre.

AGNÈS.

N'insultez pas du moins, Madame, à ma douleur;

Et, lorſque de Pierrot je prévois le malheur,
Bien loin d'être inſenſible au chagrin qui m'accable;
Laiſſez-moi le plaiſir de le pleurer coupable.

LA BAILLIVE.

Vous avez animé ce petit libertin,
Agnès; votre malheur n'en eſt que plus certain.
Puiſque vous révoltez le fils contre le pere,
Redoutez les effets de ma juſte colere.

AGNÈS.

Madame, puis-je craindre un impuiſſant couroux;
Quand je ſuis aujourd'hui plus à plaindre que vous?
Dans ce qu'a fait Pierrot, que trouvez-vous d'étrange?

LA BAILLIVE.

Je creve de dépit, & la main me démange?...
Mais ſon galant paroît; qui le conduit ici?
Quoi qu'il en ſoit, ſachons ce que fait le Bailli.

SCÈNE XIV.

PIERROT *l'épée à la main*, AGNÈS.

PIERROT.

GRACE au Ciel, eſcorté d'une troupe mutine
Je puis vous dérober au ſort qu'on vous deſtine.
De ces funeſtes lieux, ma chere éloignons-nous;
Venez, Agnès, venez, & ſuivez votre époux.

AGNÈS.

Qu'avez-vous fait, cruel? Quel horrible tapage!
Ah! que je me repens de notre mariage!
Voilà donc tout le fruit d'un funeſte lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire ſur le mien.
Contre nous vous avez animé votre pere,
Nous ferons les objets de ſa juſte colere;
Qu'allons-nous devenir? hélas! ce ſont vos rats
Qui me jettent, cruel, dans tout cet embarras.

PIERROT.

Moquons-nous de cela, prenons tous deux la fuite;

Nous pouvons de mon pere éviter la poursuite.
Hâtez-vous, suivez-moi.

AGNÈS.

Non, ne l'espérez pas.
Pierrot, je crains le crime, & non point le trépas.
Cette indigne action irrite ma colere.
Allez, dès ce moment, appaiser votre pere;
Et, sans pousser plus loin vos transports furieux,
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins de destin qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens! vous avez l'air naïf!
Ainsi je vous plairois beaucoup plus, mort que vif?
Je vous suis obligé de votre courtoisie.
Mais, mon pere paroît; vous le voyez, ma mie,
Si nous étions sortis, il arrivoit trop tard.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, PIERROT.

LE BAILLI, *sans voir Pierrot.*

Où pourrai-je trouver mon fripon, mon pendard?
Si je l'attrape, il va payer pour tous les autres.
(*A Pierrot.*)
Ah! ah! le beau garçon, vous faites donc des vôtres?
Coquin, rends ton épée, ou m'en perce le sein.
Viens, avance....

PIERROT, *jettant son épée.*

Ce mot l'arrache de ma main.
Il me feroit beau voir vous pousser une botte!
Je voulois enlever mon Agnès; mais la sotte
N'a pas voulu me suivre; ainsi vous voyez bien
Que dans ce que j'ai fait elle ne trempe en rien;
C'est sur moi seul que doit tomber votre colere:
Agnès n'est point coupable; &, je le réitere....

LE BAILLI.

Ceſſe de t'occuper de ces frivoles ſoins ;
Tu la ſervirois mieux en la défendant moins.
Je ſais ce que j'en crois.

PIERROT.

S'il faut qu'on la puniſſe,
Ne perdez point de tems, hâtez donc mon ſupplice,
Sinon, vous me verrez, encor plus furieux,
Dès demain aſſommer, briſer tout en ces lieux.
Par des torrens de ſang, s'il falloit les répandre,
J'irai venger Agnès, n'ayant pu la défendre ;
Et je n'excepterai, dans un tel déſeſpoir,
Que vous ſeul & Conſtance. Adieu. Juſqu'au revoir.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, AGNÈS, *Suite*.

LA BAILLI.

VOYEZ-vous ce coquin, comme encore il me brave !
(*A ſa Suite.*)
Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave :
Prévenons la fureur d'un tel emportement.
(*Une partie de la Suite ſort & court après Pierrot.*)
(*A la Baillive.*)
Et vous, gardez toujours Agnès ſoigneuſement.

SCÈNE XVII.

LE BAILLI, *le reſte de ſa Suite.*

LE BAILLI.

QUELQUES réflexions ſont ici néceſſaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des peres.
Eh bien Bailli, tu dois punir un criminel.
Quoi ! pere, pourras-tu te montrer ſi cruel ?

Bailli, point de quartier, exerce la juftice.
Pere, ne permets pas que ton cher fils périffe.
Non, je le punirai, c'eft l'Arrêt du Bailli....
Oh! non pas, s'il vous plaît, vous en aurez menti.
Puniffons.... Pardonnons.... Soyons dur.... Soyons tendre.
Hélas! dans cet état, quel confeil dois-je prendre!

(*A fa Suite.*)

Faites entrer les Grands; le Marguillier d'honneur,
Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
Avec le Magifter : dans une telle affaire,
L'avis de ces Meffieurs me fera néceffaire.

SCÈNE XVIII.

LE MAGISTER, ARLEQUIN *Bedeau*, LE MARGUILLIER, LE BAILLI, LE CARILLONNEUR.

LE BAILLI, *après qu'ils font affis.*

Je vois à ce foupir, à ces pleurs, ce fanglot,
Que vous êtes inftruits des frafques de Pierrot.
Que des enfans gâtés caufent de maux aux peres!
Vous êtes mes parens, mes amis, mes comperes;
De grace, honorez-moi de vos fages avis.
Il s'agit de punir, ou d'abfoudre mon fils.
Chaque jour à mes yeux fon infolence augmente;
Et, non content d'avoir débauché ma fervante,
Il a prefque affommé mon Clerc, mon Jardinier.
A qui donc déformais pourrois-je me fier?
Un fils, pour qui j'ai fait éclater ma tendreffe,
Ofe pouffer fi loin fa fureur vengereffe!
J'en dois faire un exemple; il m'a défobéi,
Je le ferai partir pour le Miffiffipi;
Et, me laiffant guider par ma jufte colere,
Je mettrai ma fervante à la Salpêtriere.
Vous, Arlequin, parlez.

ARLEQUIN.

On ne fauroit nier

Que toujours le Bedeau doit marcher le premier;
Mais j'attendois Bailli, pour rompre le silence,
Que votre autorité m'en donnât la licence.
Je vais donc vous parler sans feinte & sans détour.
Vous savez, pour Agnès, jusqu'où va mon amour,
Et, puisqu'il faut ici que tout mon cœur s'épanche,
Je comptois sûrement la tenir dans ma manche;
Mais j'ai fort mal compté. Pour mes feux quel échec!
Votre fils m'a passé la plume par le bec:
Et quoiqu'il soit l'auteur de mon sort déplorable,
Je ne puis le haïr, car je suis un bon diable.
Vous vous plaignez qu'il a forcé votre maison;
S'il vous avoit donné quelques coups de bâton,
Il auroit plus de tort; excusez la jeunesse:
Il ne venoit ici, qu'enlever sa Maîtresse:
Et, quoique l'action vous semble un attentat,
Je n'y vois pas de quoi faire fesser un chat.
Rendez-lui son Agnès; s'il le faut, qu'il l'épouse;
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse:
Mais, puisque vous voulez enfin le châtier,
Le meilleur châtiment est de le marier.
Il en enragera dans quatre jours, peut-être;
Sa femme rabattra ses airs de petit-Maître.
Pour ranger la jeunesse, il n'est que ce moyen.
Mon avis est fort bon, le vôtre ne vaut rien.
Nous avons de l'esprit, & rien ne s'y dérobe.
Nous ne sommes pas sots, nous autres gens de robe.

LA BAILLI.

Magister, c'est à vous de dire votre avis.

LE MAGISTER.

Il le faut avouer, j'estime votre fils;
Son amitié pour moi ne s'est point ralentie;
Et je ne puis nier que je luis dois la vie.
Un jour que j'étois ivre, il m'en souvient toujours,
Ce généreux garçon me prêta son secours.
Accablé de sommeil, étendu dans la place,
Moi-même j'eusse été l'auteur de ma disgrace:
Une charrette alloit me passer sur le corps,
Quand, pour me relever, il fait plusieurs efforts,
Me charge sur son dos, fier de son entreprise,
Comme Enée autrefois porta son pere Anchise.

Pourtant, quoique sensible aux bontés de c fils,
Si j'osois m'expliquer....

LE BAILLI.

Achevez.

LE MAGISTER.

J'obéis.

Si vous ne punissez une telle insolence,
Jamais vous ne serez chez vous en assurance:
Puisque vous êtes Juge, il faut le condamner;
Et vous ferez fort bien de le morigener.
Son sort me fait pitié, j'en pleure, j'en soupire;
Mais aux ordres d'un pere, un enfant doit souscrire.
C'est un petit mutin: quoiqu'il m'ait bien servi,
Je conclus avec vous pour le Mississipi.

LE BAILLI, *aux autres Conseillers.*

Vous ne me dites rien.... Vous gardez le silence...
Messieurs, ah! je sais trop ce qu'il faut que j'en pense!
Qui ne dit mot, consent. Je condamne mon fils.
Je ne demande point là-dessus vos avis;
La chose est inutile, & n'en vaut pas la peine;
Car vous n'êtes ici que pour orner la Scene.

(*Les Conseillers sortent.*)

SCÈNE XIX.

LE BAILLI, *seul.*

MON fils va donc partir pour le Mississipi!
Mais que deviendras-tu, quand il sera parti?
Bailli trop malheureux, te voilà sans lignée;
Tu n'en peux espérer d'un second hymenée;
Ta race va finir: quel malheur pour l'Etat!
Dois-je immoler un fils aux clauses d'un contrat?
Chacun, avec raison, dira que je radote;
Et l'on m'enrôlera bientôt dans la calotte.

SCÈNE XX.

UN PAYSAN, LE BAILLI.

LE BAILLI, *au Payſan.*

QUE me veut-on ?

LE PAYSAN.

Agnès demande à vous parler :
Elle a quelques ſecrets, dit-elle, à révéler.

LE BAILLI.

Qu'elle entre.

SCÈNE XXI.

AGNÈS, LE BAILLI, UN ARCHER.

LE BAILLI.

APPROCHEZ-VOUS ; venez, la belle fille,
Qui mettez le déſordre en toute ma famille.

AGNÈS.

Votre courroux eſt juſte ; &, loin de vous blâmer,
Je ſais que contre moi tout doit vous animer ;
Je ne réſiſte point au coup qui me menace ;
Mais daignez m'accorder une derniere grace :
A mes vœux empreſſés ne la refuſez pas.
Ordonnez à l'Archer qui ſuit ici mes pas,
Qu'il faſſe exactement ce que j'ai ſu lui dire.
C'eſt la ſeule faveur à la quelle j'aſpire ;
Dans l'état où je ſuis j'oſe la demander.

LE BAILLI, *à l'Archer.*

Faites ce qu'elle veut.

AGNÈS, *à l'Archer.*

Revenez ſans tarder.

(*L'Archer ſort.*)

SCÈNE XXII.

AGNÈS, LE BAILLI.

AGNÈS.

ENFIN je vais parler, rien ne doit me contraindre.
De toutes vos fureurs je n'ai plus rien à craindre,
Bailli : que la pitié ne vous retienne plus ;
Tous mes crimes encore ne vous sont pas connus.
Armez contre mes jours votre pouvoir suprême ;
Pour votre aimable fils ma tendresse est extrême ;
Et, loin de redouter votre juste courroux,
Je vous dirai bien plus, Pierrot est mon époux.

LE BAILLI.

Votre époux ! Ciel ! Qu'entends-je ? Ah! fripone ! Ah! coquine !
Avez-vous oublié votre basse origine ?
Mais pourquoi m'avouer si tard un tel forfait ?
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait,
Vous dire de mon fils épouse, & non maîtresse ;
Mais vous avez voulu faire durer la Piece,
Pour étaler ici tous ces beaux sentimens
Que j'ai lus & relus cent fois dans les Romans.
Mon fils en pâtira. . . .

SCÈNE XXIII.

Quatre ENFANS *amenés par une Nourrice*, AGNÈS, LE BAILLI, UN ARCHER.

AGNÈS.

SUIVEZ donc vos maximes ;
On vous amene encor de nouvelles victimes.
Voici du fruit nouveau qui vous est présenté ;
Voyons si d'un Bailli toute la dureté
Pourra. . . .

LE BAILLI.

Dans ce moment ma fureur redoublée. . . ?
Mais que vois-je ?

AGNÈS, *à ses Enfans.*

Venez, famille désolée ;
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins ;
Venez faire parler vos soupirs enfantins.
Approchez-vous, mes fils ; voilà votre grand-pere,
Embrassez ses genoux, appaisez sa colere.

LES ENFANS, *à genoux devant le Bailli.*

Mon papa, mon papa, mon papa, mon papa.

LE BAILLI.

Et d'où diable a-t-on fait sortir ces marmots-là ?
Ai-je dans ma maison des chambres inconnues ?
Oh ! pour le coup, il faut qu'ils soient tombés des nues.
Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà,
Sans qu'aucun du logis ait rien su de cela ?

AGNÈS.

N'y voyez point mes traits, n'y voyez que les vôtres.
Ils ignorent leur pere, ainsi que beaucoup d'autres.
Ces gages précieux, que j'ose vous offrir,
Loin de vous irriter devroient vous attendrir.

LE BAILLI.

Pour prouver un hymen, petite impertinente,
Vous montrez des enfans ! La preuve en est plaisante !

AGNÈS, *lui montrant son Contrat de Mariage.*

Vous me faites rougir, & c'est trop m'insulter :
En voyant ce contrat, en pourrez-vous douter ?

LE BAILLI, *après l'avoir examiné.*

Ah ! je ne dis plus rien ; & cet Acte authentique
Imposera du moins silence à la critique.

(*En regardant les Enfans.*)

Qu'ils sont jolis, gentils ! j'en suis tout réjoui ;
Ils ressemblent au pere, on diroit que c'est lui.

(*Il les embrasse.*)

A toute ma tendresse, enfin, je m'abandonne.

(*A l'Archer.*)

Faites venir mon fils ; allez, je lui pardonne.

SCÈNE XXIV.

LE BAILLI, AGNÈS, les quatre ENFANS, LA NOURRICE.

LE BAILLI, *à Agnès.*

C'EN eſt fait, je me rends, & Pierrot eſt à vous ;
Aimez plus que jamais, Agnès, ce cher époux.
Ma femme grondera, fera bien la mauvaiſe ;
Mais je m'en moque.

AGNÈS.

Hélas ! que vous me comblez d'aiſe !
Mais d'où vient tout-à-coup la douleur que je ſens ?
Le cœur me bat, je tremble... Eloignez mes enfans.

LE BAILLI.

Quels tranſports imprévus ! Quelle mouche vous pique ?
Chère Agnès qu'avez-vous ?

AGNÈS, *en criant.*

Seigneur, j'ai la colique.

LE BAILLI.

Ah ! je me doute bien d'où peut venir cela.
Ma carogne de femme a joué ce trait-là.
Quel tems a-t-elle pris pour un coup de la ſorte ?
Ma foi ſi j'en fais rien, que le diable m'emporte !
Et de m'en informer, je prends peu de ſouci,
Non plus que de chercher remede à tout ceci.

SCÈNE DERNIERE.

PIERROT, LE BAILLI, AGNÈS *évanouie*, ARLEQUIN, LA NOURRICE, LES QUATRE ENFANS.

PIERROT, *ſans voir Agnès.*

SOUFFREZ qu'à vos genoux, mon pere, je déploie

Tout ce qu'en ce moment mon cœur ressent de joie.
Vous me rendez Agnès.

LE BAILLI.

Ah ! mon pauvre garçon !
Je vous la rends ici d'une étrange façon ;
Et nous avons compté tous les deux sans notre hôte.
Votre Agnès va mourir.... mais ce n'est pas ma faute

PIERROT.

Ah ! voilà de ces coups où l'on ne s'attend pas.
Quoi ! falloit-il sa mort, pour sortir d'embarras ?
Agnès, ma chere Agnès, pour jamais m'est ravie !
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

(*Il veut se frapper.*)

LE BAILLI, *lui retenant la main.*

Ah ! mon fils, arrêtez....

PIERROT.

Pourquoi me secourir ;
Laissez-vous voir mon pere, en me laissant mourir...

LE BAILLI.

Quel galimathias ! Morbleu, quelle chimere !
Laissant mourir un fils, se montre-t-on son pere ?
Je veux que vous viviez.

PIERROT.

Et si je ne meurs pas,
Que deviendra Constance, avec tous ses appas ?
Faudra-t-il l'épouser ? s'en retournera-t-elle ?
Vous m'irez là-dessus, chercher encor querelle.

AGNÈS.

Adieu, mon cher époux ; c'en est fait, je me meurs.
Venez à mes genoux étaler vos douleurs.

PIERROT.

Chere Agnès, vous mourez : ô rigueur inhumaine !

ARLEQUIN.

Tirons, tous, nos mouchoirs ; voici la belle Scene.

PIERROT, *aux genoux d'Agnès.*

Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez vous en eau,
Puisque ma chere Agnès va descendre au tombeau.

Hélas ! si l'art eût pu rendre Agnès à la vie,
Que de gens en auroient ici l'ame ravie !
Le Spectateur n'eût pas été si consterné ;
Et, sur la bonne bouche, il s'en fût retourné :
Il le faut avouer ; c'étoit un coup de maître ;
Mais ce qu'on n'a point fait, je le ferai peut-être.
Telle que l'on croit morte, ou près du monument,
Revient souvent de loin à la voix d'un Amant.
Revivez, chere Agnès, c'est moi qui vous en prie...
Tenez, voilà de l'eau de la Reine d'Hongrie.

AGNÈS.

Quelle voix me rappelle, & m'arrache au trépas ?

PIERROT.

Hé bien ! qu'avois-je dit ? Ne la voilà-t-il pas ?
Ah ! que je suis content ! puisqu'Agnès n'est pas morte,
Chantons, cabriolons, & de la bonne sorte.

Les Paysans & Paysannes viennent témoigner leur joie, & forment un Divertissement.

DIVERTISSEMENT.

UN PAYSAN.

CHANTONS les amours de Pierrot ;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

CHŒUR.

Chantons les amours de Pierrot ;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

LE PAYSAN.

Pierrot aime sa Ménagere,
Pour lui rien n'est si beau qu'Agnès.
Notre Bailli se désespere,
Il jure & fait bien le mauvais ;
Mais dans ces beaux enfans il reconnoît ses traits,
Et dit, cessant d'être en colere :
Puisque ceux-ci sont déjà faits,
Est-ce la peine d'en refaire ?
Chantons les amours de Pierrot ;
Chantons, tous, Agnès de Chaillot.

(Le Chœur répete les deux derniers vers.)

UNE PAYSANNE.

Dans les yeux de la belle Agnès,
L'Amour emprunte tous ses traits ;
On fait son bonheur de lui plaire.
Pierrot lui trouve tant d'attraits,
Qu'il l'épouse à peu de frais,
Sans Témoins & sans Notaire.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

Que jeune étourdi se marie,
Pour contenter sa fantaisie,
Je n'en dis mot :
Mais qu'après cinq ans de ménage,
Il aime sa femme à la rage ;
J'en dis du mirlirot.

Qu'un Amant, perdant sa Maîtresse,
Au sort d'un rival s'intéresse,
Je n'en dis mot :
Mais lorsque sa bouche jalouse
Prononce ce mot : qu'il l'épouse ;
J'en dis du mirlirot.

Qu'en proie à sa juste colere,
Un fils soit condamné d'un pere ;
Je n'en dis mot :
Mais qu'un vieux Conseiller barbare
Contre son ami se déclare,
J'en dis du mirlirot.

Que pour gagner une Maîtresse,
Un jeune Amant use d'adresse ;
Je n'en dis mot.
Mais que la belle qu'il pourchasse,
Cesse d'en défendre la place,
J'en dis du mirlirot.

De la nouvelle Parodie,
Que nous a dicté la Folie,
Je n'en dis mot :
Je ne sais pas comme on la trouve ;
Si le Parterre ne l'approuve,
J'en dis du mirlirot.

FIN.